

## 109. LETTRE

A Amphiloque, évêque d'Iconie.

*Il lui témoigne le déplaisir qu'il a de ce qu'il lui écrit si rarement. Il lui recommande Elpidius qui doit l'aller trouver. Les ariens tâchaient d'aigrir l'empereur contre saint Basile. Il mande à Amphiloque qu'il compose un ouvrage pour défendre le dogme du saint Esprit, et qu'il lui enverra ce livre, quand il trouvera une personne sûre, pour le lui porter.*

Je trouve rarement des occasions de vous écrire, et j'en ai beaucoup de chagrin; c'est à peu près la même chose que si ayant la permission de vous voir souvent, je ne le faisais cependant que par intervalles. Peu de gens vont d'ici où vous êtes, et ainsi je ne saurais vous faire savoir de mes nouvelles. Mais rien ne m'empêche de faire mes lettres en forme de journal, pour vous apprendre ce qui m'arrive chaque jour. Il me semble que j'adoucis mes chagrins, lorsque je vous en parle, et je suis très persuadé que vous avez beaucoup d'inquiétude pour tout ce qui me regarde. Elpidius m'a obligé de lui donner des lettres. Il est sur le point d'aller trouver son maître, pour se disculper de quelques calomnies dont on l'a noirci injustement. Il vous saluera de ma part : je vous le recommande. Il mérite assez que vous en preniez du soin; je crois aussi que vous le ferez à cause de moi, et parce qu'il a bien voulu être porteur de mes lettres. Mettez-le au nombre de vos amis; souvenez-vous de moi, et priez pour l'Eglise. Sachez que notre saint père n'a été exilé, que parce qu'il n'a pu souffrir les troubles que des personnes insolentes excitaient. Doare est agitée d'une furieuse tempête; ce monstre effroyable y confond, et renverse tout. Des gens qui croient bien le savoir nous ont rapporté que nos ennemis nous accusent, et nous rendent de mauvais offices à la cour. Dieu nous a toujours protégés jusqu'ici. Priez-le, afin qu'il ne nous abandonne point. Notre frère vit tranquillement. Doare est toujours opprimée de son ancien tyran. Je n'ai point d'autres nouvelles à vous mander. Dieu fera évanouir les mauvais desseins des impies. Si je vous voyais, j'oublierais tous ennuis passés, et je n'en craindrais plus à l'avenir. Si vous le pouvez venez me visiter avant que je meure. Vous savez déjà que mon ouvrage touchant le saint Esprit est achevé; quelques-uns de nos frères m'ont empêché de vous l'envoyer, parce qu'il n'est écrit que sur du papier : ils m'ont dit que vous leur avez donné ordre de le faire écrire sur du parchemin. Pour ne point contrevenir à vos ordres, j'ai différé à vous l'envoyer, jusqu'à ce que j'aie trouvé un homme sûr pour vous le porter. Je souhaite que votre santé soit bonne. Réjouissez-vous dans le Seigneur priez-le pour moi, afin qu'il vous confère sa bonté pour son Eglise et pour par moi.

## 120. LETTRE

Au même.

*Amphiloque et saint Basile étaient convenus qu'ils s'assembleraient pour régler les affaires de l'Eglise. La maladie du dernier l'empêcha de se trouver au rendez-vous. Il prie Amphiloque de différer pour quelque temps, s'il est possible, une fête qu'ils devaient célébrer ensemble.*

Jamais votre présence ne nous a été plus nécessaire qu'à présent, parce que nous sommes rassemblés pour une affaire fort importante. Ma maladie m'a réduit dans un état si pitoyable, que je ne puis souffrir la moindre agitation; peu s'en est fallu que je ne sois retombé malade, pour m'être fait porter sur un char à l'assemblée qui se tient en l'honneur des martyrs. S'il est possible, je vous prie de différer la fête de quelques jours; ainsi je m'y pourrai trouver avec l'aide de Dieu, pour partager vos soins. Si la chose presse trop, faites selon Dieu tout ce que vous pourrez, comme si j'étais présent, et donnez-moi quelque part au mérite de vos belles actions. Portez vous bien, et réjouissez-vous selon le Seigneur; je le prie de vous conserver par sa grâce pour son Eglise et pour moi.

## 121. LETTRE

Au même.

*Il mande à Amphiloque qu'il n'approuve nullement le dessein de démembrer les Églises d'Isaurie entre plusieurs évêques, de peur que cette dignité ne devint méprisable. Il trouvait plus à propos de donner des prêtres à un évêque, pour l'aider dans ses fonctions. Il dit qu'il faut mettre des prêtres dans les bourgs où il y avait autrefois des évêques. Il lui mande que les affaires de Nysse sont toujours dans le même état, et que quelques uns de ses ennemis sont allés à la cour.*



Vous avez terminé les affaires de l'Eglise d'Isaurie d'une manière digne de votre zèle je ne saurais assez le louer; je crois qu'il eût été plus avantageux au bien général de l'Eglise de partager ce soin entre plusieurs évêques. Vous l'avez bien remarqué vous-même, comme vous me l'avez mandé. Mais comme on a de la peine à trouver des gens sur qui l'on se puisse fier, il faut prendre garde que voulant gagner la confiance du peuple, et veiller sur l'Eglise avec plus d'exactitude nous ne confondions tout, en introduisant sans le savoir des gens suspects, et que le peuple ne nous accuse de ne nous pas assez soucier de faire un bon choix. Vous savez assez que ceux qui obéissent suivent d'ordinaire l'impression de ceux qui commandent, et qu'ils se conforment à leur génie. Il serait peut-être plus expédient de choisir un homme d'une vertu reconnue, si on en peut trouver, pour lui donner le gouvernement de la ville, et pour le charger des affaires des particuliers; pourra-t-on rencontrer un fidèle serviteur de Dieu, qui ne rougisse point de son ministère, qui ne cherche point ses intérêts, et qui ne songeât qu'aux intérêts et au salut des autres. S'il se juge incapable de tant de soins et de tant d'affaires, il choisira des gens pour l'aider; un homme de ce caractère pourrait remplir la place de plusieurs autres; les affaires ecclésiastiques en iraient beaucoup mieux, et nous pourrions avec moins de péril lui confier la conduite des âmes. Si ce projet ne peut réussir, il faut du moins faire en sorte que les petites villes et les bourgs qui avaient autrefois des évêques aient des supérieurs qui les gouvernent; les choses étant disposées de la sorte, on fera un évêque de la ville, qui ne sera plus en état de troubler la discipline; et nous n'appréhenderons point que l'ambition des particuliers excite une guerre civile. Enfin il n'osera donner son suffrage, pour ratifier l'ordination des évêques. Si tout cela vous paraît d'une difficile exécution pour le temps où nous sommes, faites en sorte du moins que l'Isaurie se renferme dans sa juridiction, et que l'évêque ne s'ingère point à imposer les mains à ses voisins. Quand nous trouverons une occasion favorable, nous donnerons des évêques aux autres lieux, si on en trouve de capables, après les avoir bien examinés. J'ai interrogé George, comme vous me l'aviez ordonné. Il m'a répondu ce que vous m'avez rapporté; après cela, il faut nous tenir en repos, et nous abandonner aux soins de la providence de Dieu; j'espère qu'il nous délivrera de nos embarras par une autre voie, et qu'il nous fera la grâce de passer doucement la vie. Si vous n'approuvez point mes conseils, envoyez-moi un mémoire, de la manière que vous voulez que je me comporte, afin que nous prions ceux qui gouvernent de vouloir nous conduire gratuitement, ou à peu de frais. J'ai écrit à Valere ce que vous m'aviez ordonné. Les affaires de Nysse sont dans le même état que vous les aviez laissées, elles iront mieux par le secours de vos prières. Une partie de ceux qui se sont séparés de nous, sont allés à la cour de l'empereur, pour s'y faire de la réputation. Dieu pourra peut-être tromper leurs espérances, et ils s'en retourneront sans avoir rien fait. Joseph en parlant de la manne des Juifs, dit qu'elle avait toutes sortes de goûts selon le caprice de celui qui la mangeait, et qu'elle approchait du millet cuit, qu'elle tenait lieu de viande et de pain, des oiseaux et des animaux qui marchent sur la terre, des herbes que chacun aimait le mieux; qu'elle avait toutes les propriétés des poissons, et qu'elle en retenait toutes les qualités, lors qu'on la mangeait. L'Ecriture fait mention de trois espèces de conducteurs qui montaient sur les chariots, qui n'en avaient d'ordinaire que deux, celui qui les conduisait, et celui qui combattait. Les chariots de pharaon portaient deux combattants, avec un autre homme qui tenait les guides des chevaux. Sympius m'a écrit une lettre de réconciliation et de communication. Je vous envoie les lettres que je lui destine pour réponse; après que vous les aurez censurées, envoyez-les lui, et écrivez-lui

en même temps. Je vous souhaite de la joie, et de la santé. Priez Dieu, afin qu'il vous conferve longtemps, pour son Église et pour moi.

## 122. LETTRE

Au même.

*Les critiques croient que l'adresse de cette lettre est fausse, et qu'elle n'a point été écrite à Amphiloque, mais à quelqu'autre avec qui saint Basile s'était depuis peu réconcilié, comme il paraît par les sentiments de la lettre. Il exhorte celui à qui il écrit de travailler toujours à rétablir les anciens canons dans l'Église, et de traiter doucement les hérétiques, pour les amener au bon parti.*

J'ai rendu de grandes grâces à Dieu, après avoir lu votre lettre, parce que j'y ai remarqué les traits de l'ancienne charité. Vous n'avez pas la faiblesse des autres, et vous n'attendez pas qu'on fasse les premières démarches. Vous savez combien l'humilité est utile aux saints. Voilà pourquoi vous m'avez prévenu; c'est ainsi que les chrétiens triomphent, on couronne ceux qui ne se mettent pas en peine de défendre leurs droits. Je ne veux point que mon zèle cède au vôtre; je vous salue, après que vous m'avez salué. Je vous découvre mes sentiments, afin que la foi nous unissant par la grâce de Dieu, nous ne soyons plus qu'un même corps et qu'un même esprit, puisque nous avons la même espérance. Continuez ce que vous avez si heureusement commencé; unissez-vous à des gens qui ont les mêmes sentiments que vous; marquez un temps et un lieu commode, où nous puissions nous voir, pour nous encourager réciproquement par la grâce de Dieu, et pour prendre nos mesures, afin de gouverner l'Église selon l'ancienne discipline. Ayons le même empressement pour nos frères, que des sentiments différents ont désunis, que nous aurions pour nos propres membres traitons-les et recevons-les, comme s'ils étaient de notre parti. Voilà de quoi l'Église se glorifiait autrefois; les fidèles allaient d'une extrémité de la terre à l'autre, sans songer à se fournir de choses nécessaires pour leur voyage. Ils trouvaient partout leurs pères et leurs frères. Nous n'avons plus ce même zèle, l'ennemi de Jésus Christ en a privé l'Église aussi bien que de plusieurs autres grands avantages. Nous nous bornons à notre ville, nos voisins nous sont suspects, parce que nous avons laissé refroidir la charité, qui est cependant le caractère qui distingue les disciples de Jésus Christ. Si vous le jugez à propos faites nous connaître ceux avec qui nous devons nous unir, et déterminons de concert le lieu que nous trouverons le plus commode pour nous assembler, afin que nous marchions tous par la même voie, et que le Seigneur nous guide. Réjouissez-vous, et portez vous bien; priez Dieu pour moi, et qu'il vous conferve par la bonté.

## 132. LETTRE

A Amphiloque, évêque d'Iconie.

*Il prie Amphiloque d'envoyer en Lycie un homme de mérite pour sonder les esprits des évêques de ce pays-là, qu'on croyait orthodoxes pour la plupart, qui ne souhaitaient rien tant que la paix. Il remercie Dieu de ce que l'Asie commence à se purger du poison de l'hérésie. Il exhorte Amphiloque de redoubler ses soins pour son Église.*

Elie a terminé comme il a jugé à propos pour laquelle il était venu, en m'apportant vos lettres, et voulant bien vous porter ma réponse. Il m'a fait un double plaisir. Je vous salue de tout mon cœur, et je me recommande très affectueusement à vos prières, elles ne m'ont jamais été plus nécessaires. Le voyage de Pont m'a beaucoup fatigué, et je souffre des douleurs insupportables. Il y a longtemps que j'ai envie de vous prier d'envoyer en Lycie quelque habile homme pour s'informer de ceux qui sont dans la bonne doctrine on ne doit point les négliger, si ce qu'un homme de bien, qui a voyage en ce pays-là m'a dit est véritable, qu'ils ne veulent point

nous recevoir à leur communion, parce qu'ils sont entièrement éloignés des opinions asiatiques. Si vous envoyez quelqu'un en ce pays-là, qu'il cherche à Corydale Alexandre, qui de moine, a été fait évêque à Lymire Diatime à Cyros Tatien, Polémon et Macaire prêtre : à Patare Eudème évêque à Telmesse Hilaire aussi évêque, et Lycien évêque à Phélos. On m'a dit qu'ils sont tous dans la bonne doctrine : j'ai rendu des grâces à Dieu de ce que l'on trouve encore des gens dans l'Asie que l'hérésie n'a point infectés. S'il est possible, il faut les visiter, sans leur écrire; et quand on les aura persuadés, on leur écrira; et si on le peut, on convoquera une assemblée. On aura soin de pourvoir en temps et lieu à tout ce qui regarde notre très chère Église de Cogné. Je vous prie de saluer de ma part le vénérable clergé, et tous ceux qui sont auprès de vous.

### 133. LETTRE

Au même.

*Saint Basile témoigne à Amphiloque le désir extrême qu'il a de le voir, pour délibérer avec lui sur les affaires présentes. Ils avaient été tous deux dangereusement malades; c'est ce qui les avait empêché de se visiter.*

**J**e souhaiterais fort de vous voir pour bien des raisons, afin de vous consulter dans des affaires que j'ai sur les bras, et pour me consoler d'une si longue absence. Les mêmes obstacles nous ont empêché de part et d'autre d'avoir cette consolation; la maladie dont vous avez été attaqué depuis peu, et mes anciennes infirmités dont je ne suis pas encore quitte : excusons-nous mutuellement, et ne nous faisons point de reproches l'un à l'autre.

### 136. LETTRE

Au même.

*Les ennemis de Grégoire de Nysse avaient eu le dessus, on l'avait envoyé en exil. Saint Basile fait savoir à Amphiloque le dénouement de cette affaire. Il le remercie de ses lettres, et des présents qu'il lui a faits. Il le conjure de le venir voir pour le consoler dans ses infortunes.*

**L**e jour que je reçois de vos lettres est pour moi un jour de fête, et des plus considérables; car vous joignez à vos lettres des marques de réjouissance, de sorte que je puis nommer ce jour la fête des fêtes, comme on disait dans l'ancienne Loi le Sabbat des Sabbats. J'ai remercié Dieu, en apprenant que vous avez repris votre santé, et que vous gouverniez votre Église en paix. Nous avons eu ici quelques troubles, et l'exil de notre frère nous a consternés. Priez Dieu pour lui, afin qu'il revoie quelque jour son Église délivrée de la persécution des hérétiques. Venez me voir, tandis que je suis encore au monde; faites une action digne de vous, et que je ne saurais assez vous demander. J'admire le sens de vos prières; car il me semble que vous vous êtes servi d'énigmes pour me souhaiter une vieillesse robuste; vous m'exhortez aussi à souffrir les travaux nocturnes, et vous m'assurez que vos dragées me fortifieront tous les membres; mais je ne suis plus en âge d'en manger, la vieillesse et les maladies m'ont fait tomber toutes les dents. J'ai fait des réponses aux questions que vous me proposez; je les ai mises en abrégé, autant que le temps me l'a pu permettre.

## 139. LETTRE

A Amphiloque évêque d'Iconie.

Il le félicite de la paix dont il jouit; il lui parle des persécutions que souffrent les fidèles de sa province. Saint Basile avait composé un ouvrage qu'il avait fort envie d'envoyer à Amphiloque mais il ne trouvait point de personne sûre à qui le confier.

**L**e désir que j'ai de vous voir fait que je regrette d'être si éloigné de vous; mais quand je fais réflexion à la paix dont vous jouissez, je remercie Dieu de vous avoir délivré de l'incendie qui a presque embrassé toute notre province. Le juste Juge nous a envoyé en punition de nos fautes un ange de Satan qui nous tourmente, et qui venge cruellement l'hérésie; il nous fait une guerre si furieuse, qu'on a répandu le sang de plusieurs fidèles serviteurs de Dieu. Vous savez qu'Asclepius, pour avoir refusé de communiquer avec Doeg a expiré sous les coups, ou pour mieux dire, que ses blessures l'ont conduit à la vie; la condition des autres n'est pas meilleure; des gens qui abusent de l'autorité des magistrats pour contenter leurs passions particulières persécutent à toute outrance les prêtres et les docteurs. Si vous nous recommandez à Dieu dans vos prières, il nous fera la grâce de nous délivrer de ces maux, ou il nous donnera la force de les supporter avec patience. L'espérance que nous avons en sa bonté nous empêchera de succomber sous le poids de cette tentation. Mandez-moi souvent de vos nouvelles; si vous aviez un homme fidèle pour vous porter un livre que j'ai fait, envoyez-le moi, afin qu'après votre censure, je puisse montrer cet ouvrage à tout le monde. Portez-vous bien, et réjouissez vous, priez Dieu pour moi, afin que sa grâce vous conserve longtemps pour moi et pour son Eglise.

## 185. LETTRE

Au même.

*Saint Basile répond à plusieurs questions que ce saint évêque lui avait proposées. Il explique ce passage : Personne ne sait le jour du jugement que le Père seul; c'est à dire que le Père le fait par lui même, qui communique cette connaissance à son Fils. Il réfute le sentiment des Encratites qui prétendaient qu'il y avait des viandes dont il était défendu de manger; il donne le nom de paternité, de filiation et de sanctification aux trois hypostases des personnes Divines. Il dit que ceux qui n'admettent qu'une hypostase ne sont pas éloignés de l'hérésie de Sabellius.*

**V**ous me proposez comme une chose nouvelle ce passage de l'Evangile qui a exercé tant de gens, pour savoir si Jésus Christ ignore le jour et l'heure de la consommation du monde. Les Anoméens avaient éternellement ce passage à la bouche, pour rabaisser la gloire du Fils de Dieu, pour prouver la dissimilitude de son essence et l'infériorité de sa dignité, parce qu'il ne connaissait pas toutes choses, comme celui dont les lumières infinies et la prévoyance s'étendaient sur tout l'avenir. Je vous proposerai sur cette question ce que mes parents m'ont appris dès mon enfance, et ce que je me suis imprimé sans peine, par le penchant naturel que j'avais au bien sans l'examiner; je ne songe point à confondre l'imprudence des ennemis de Jésus Christ; car peut-on inventer des raisons, qui puissent tenir contre leur audace ? mais ce que je dirai suffira pour contenter ceux qui craignent Dieu, et qui sont pénétrés des principes de la foi, qui sont plusieurs que toutes les démonstrations du monde.

Le terme personne,<sup>1</sup> qui semble devoir être entendu sous une notion générale qui n'excepte que ce soit, doit être pris dans un autre sens, comme on peut le prouver par l'Ecriture, car on lit, personne n'est bon, il n'y a que Dieu seul qui le soit : cependant lorsque le Fils de Dieu parlait de la sorte, il ne prétendait pas s'exclure du nombre des bons; mais il se met au second rang, par ce que le Père est le principal et le premier bien et c'est par rapport à lui qu'il

---

<sup>1</sup> hypostase

faut entendre le sens de personne. De même dans cet autre passage, personne ne connaît le Fils à la réserve du Père; il ne prétend pas que cette ignorance regarde le saint Esprit, mais il veut donner à entendre que la connaissance de sa nature appartient principalement au Père. Ainsi lorsqu'il dit, *personne ne connaît le jour*, il veut donner à entendre que la connaissance du présent et du futur regarde principalement le Père, qui est le premier principe de tout. Quel autre moyen d'accorder ce passage avec les autres passages de l'Écriture, et les notions communes que nous avons, qui nous apprennent que le Fils est l'image du Dieu invisible ? Ce n'est point une image corporelle et grossière, c'est le caractère de la Divinité et des autres attributs, qui sont renfermés dans l'essence, de la puissance, de la sagesse, selon ces paroles : Jésus Christ et la vertu et la sagesse de Dieu. Il est certain que la science se rapporte à la sagesse, comme la partie à son tout; or il n'en serait pas une parfaite image, s'il lui manquait quelque chose, et qu'il ne la représentât pas toute entière.

Comment serait-il possible que le Père eût caché une si petite portion des siècles à celui par le ministère duquel il a créé tous les siècles ? le Créateur de toutes choses ignorera un point qui regarde les créatures qu'il a faites ? Celui qui a prédit tous les prodiges qui arriveront à la consommation du monde, tous les signes qui paraîtront au ciel et sur la terre, peut-il ignorer le moment que le monde finira ? Lorsqu'il ajoute, *mais ce ne sera pas encore la fin*; il ne parle point en hésitant, il s'exprime comme le sachant sûrement. Il est aisé de remarquer quand on examine les choses de bonne foi, que le Fils de Dieu s'accommodait aux manières et aux expressions des gens avec qui il vivait. Lors qu'il dit à cette femme, *donne-moi à boire*, il parlait comme un homme qui voulait soulager une infirmité corporelle; cependant son corps n'était passans âme, puisque la Divinité était unie à l'âme et au corps. Ainsi dans la matière que nous traitons, ce ne serait point s'écarter de la piété, de prendre à peu près dans le même sens le terme d'ignorance, et de l'attribuer à celui qui a épousé toutes nos faiblesses par l'ordre de Dieu, et qui croissait en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Je laisse à vos soins, et à votre industrie à ramasser les différents passages de l'Évangile, et à comparer les expressions de saint Matthieu et de saint Marc. Ce sont les seuls Évangélistes qui semblent en quelque forte se contrarier sur le point que nous traitons; voici comme parle saint Matthieu; *nul autre que mon Père ne sait ce jour et cette heure, non pas même les anges*. Saint Marc ne s'exprime pas de la même manière; quant à ce jour et à cette heure, *nul ne la sait, non pas même les anges qui sont dans le ciel, ni même le Fils mais le Père seul*. Il faut remarquer, que saint Mathieu ne fait nulle mention de l'ignorance du Fils; dans le reste, il s'accorde parfaitement avec saint Marc, puisqu'il ajoute, *il n'y a que le Père seul*; il se sert du terme seul, pour le distinguer des anges, sans prétendre comprendre le Fils avec ceux qui étaient destinés à le servir. Celui qui a dit : *tout ce qui appartient à mon Père m'appartient*; ne peut mentir; or entre les choses qui appartiennent au Père, on doit compter la connaissance du jour et de l'heure du Jugement. Sans faire mention de foi, le Sauveur a dit dans le passage de saint Matthieu, que les anges ignoraient ce jour, et que le Père seul le connaissait; mais cette rétention établit sa science, comme celle du Père; car il a dit dans un autre endroit, *je connais mon Père de la même manière que mon Père me connaît*. Si le Père connaît parfaitement le Fils, et toute la sagesse qu'il renferme, il faut conclure la même chose du Fils à l'égard du Père, c'est à dire qu'il connaît toute sa sagesse, et la connaissance qu'il a de l'avenir, c'est ainsi qu'il faut adoucir l'expression de saint Mathieu, *il n'y a que le Père seul*.

Voici l'interprétation qu'il faut donner au passage de saint Marc, qui semble exclure le Fils de la connaissance de l'avenir; *quant à ce jour et à cette heure, nul ne la sait, non pas même les anges qui font dans le ciel, ni même le Fils mais le Père seul*. C'est à dire le Père est la cause et le principe de la connaissance du Fils. Cette explication n'est point tirée par force, si l'on en veut juger de bonne foi; car on n'aoute point ici le terme de seul, comme dans saint Matthieu; le sentiment de saint Marc se peut exprimer en cette manière, personne ne connaît ce jour, ni cette heure, non pas même les anges; le Fils ne le connaîtrait point, si le Père ne le lui avait révélé, parce qu'il tire de son Père toutes les connaissances qu'il a. Cette interprétation ne blesse point la piété, ni le respect qu'on a pour le Fils de Dieu, de dire que sa science dérive de celui qui lui communique sa substance, sa sagesse, sa gloire et sa divinité.

Il est fort aise de comprendre le sens du passage du prophète Jérémie touchant Jéchonias, qui fut arraché de la Judée. *Jéchonias a été déshonoré comme un vase qui n'est bon à aucun usage; il a été rejeté, lui et sa postérité, personne de sa race ne s'assiéra sur le trône de David, ni ne sera prince en Juda.* Jérusalem ayant été prise, et saccagée par Nabuchodonosor, tout le royaume, dont elle était la capitale, fut détruit; les enfants ne succédèrent plus à leurs pères pour le gouvernement de l'Etat; les descendants de David privés de l'Empire gémissaient sous une dure captivité; après leur retour les enfants de Salathiel et de Zorobabel établirent une espèce de démocratie, et se firent chefs du peuple. Enfin l'autorité tomba entre les mains des pontifes, ce qui unit le sacerdoce et la royauté. Ainsi le Sauveur du monde était roi et prêtre selon Dieu; la race royale subsista toujours jusqu'à Jésus Christ. On ne peut conclure de là que les descendants de Jéchonias s'assirent sur le trône de David; car le trône, comme tout le monde le sait, comprend la dignité royale. Souvenez vous de ce que vous avez lu que toute la Judée paya le tribut à David, sans parler de l'Idumée, du pays des Moabites, des parties de la Syrie voisines et éloignées, jusqu'à la Mésopotamie et le pays qui est à l'opposite de la Judée jusqu'au fleuve d'Egypte. Or si aucun des descendants de Jéchonias n'a possédé l'empire avec toute cette autorité, l'oracle du prophète est véritable, et il a eu raison de dire que la postérité de Jéchonias ne montera plus à l'avenir sur le trône de David, car personne dans la suite n'eût une puissance égale à la sienne. Il ne s'enfuit pas de là que la tribu de Juda ait cessé avant la venue du Messie, qui ne s'assit pas effectivement lui-même sur le trône matériel, puisque le royaume de Judée était alors entre les mains d'Hérode, fils d'Antipater Ascalonite et de ses enfants, la Judée étant divisée en quatre provinces, au temps que Pilate présidait, et que Tibère gouvernait tout l'empire romain.

Le prophète entend parler du trône de David et du royaume que Jésus Christ a établi qui durera pendant tous les siècles; car c'est lui que toutes les nations entendent, son royaume ne comprend pas seulement quelques petites parties de la terre. Un homme sortira de la tige de Jessé, qui commandera à toutes les nations, et elles espéreront toutes en lui. Je vous ai choisi pour être le protecteur et la lumière des nations; votre postérité s'étendra dans tous les siècles, votre trône durera autant que le cours des cieux. Ainsi il se contenta de demeurer prêtre, il ne toucha point au sceptre des Juifs, lui qui était Dieu et roi de toute la terre; ainsi la bénédiction promise à Jacob fut ratifiée, toutes les nations seront bénies en sa postérité, et toutes les nations béniront le Christ.

Pour ce qui regarde les Encratites qui sont les polis, et la question importante qu'ils proposent, pourquoi nous ne mangeons pas indifféremment de tout ? On peut répondre que nous avons horreur de nos excréments, et que nous estimons autant les légumes, que la chair; et comme parmi les herbes nous choisissons les saines, et nous nous abstenons de celles qui pourraient nuire; ainsi nous distinguons dans les viandes ce qui est utile et ce qui pourrait faire mal. On met la ciguë au rang des herbes, et le vautour parmi les viandes; mais personne, à moins que d'avoir perdu le sens commun, ou d'être bien pressé de la faim ne mangera jamais du jusquiame, ou de la chair de chien, quoique ce ne fut pas un péché de le faire.

N'eme demandez point de raisons pour objecter à ceux qui disent que les choses humaines se règlent par le destin. Servez-vous contre eux des traits de votre propre éloquence; ce problème est au-dessus de mes forces. Je ne comprends pas comment la question que vous me faites de l'immersion du baptême vous est tombée dans l'esprit; car vous n'ignorez pas que la triple immersion est la figure de trois jours; or il est impossible d'être plongé trois jours sans être retiré autant de fois.

La substance et l'hypostase diffèrent comme le commun et le particulier, ou comme l'animal à l'égard de Pierre et de Paul. Voilà pourquoi nous disons, qu'il n'y a qu'une essence dans la Divinité, pour n'y pas reconnaître une différente manière d'être; mais nous admettons des hypostases particulières, pour ne pas tomber dans cette erreur qui confond le Père avec le Fils et le saint Esprit, car si nous n'attribuons à chacun des caractères séparés, comme la paternité, la filiation et la sanctification; si nous nous contentions seulement de reconnaître un Dieu, la par notion générale que nous avons de son être, nous ne pourrions jamais rendre un bon compte de notre foi, ni donner de bonnes raisons de la saine doctrine. Il faut donc joindre le propre à faire une confession ce qui est commun pour une confession nette de notre foi. La Divinité est quelque chose de commun; la paternité est particulièrement affectée au Père. On doit exprimer les deux

ensemble, et dire : Je crois en Dieu le Père; de même à l'égard du Fils, en joignant les deux ensemble: et en Dieu le Fils; et continuant de la même manière : Je crois en Dieu le saint Esprit, afin de conserver par ce moyen l'unité de la Divinité et les propriétés personnelles, en les distinguant les unes des autres. Ceux qui disent que la substance et l'hypostase sont la même chose sont contraints seulement de reconnaître les différences personnelles; et quoiqu'ils reconnaissent trois hypostases, ils ne sont pas fort éloignés de l'hérésie de Sabellius, qui a recours à des expressions confuses, pour établir une espèce de différence entre les personnes, disant que l'hypostase, se transforme selon les différents besoins.

Pour répondre à la question que vous me proposés touchant les choses indifférentes et celles qui sont dans le milieu, soit qu'elles arrivent par hasard, ou par une disposition spéciale de la Providence; je dis que la santé, les richesses, la gloire, ne doivent point être mises au rang des biens, parce que ceux qui les possèdent n'en sont pas meilleurs. Cependant comme notre vie en est plus agréable et plus douce, on les souhaite, et on les préfère à la maladie, à la pauvreté, à l'infamie. Dieu combla de biens par un effet de la bonté, Abraham et Jacob, et d'autres saints de ce caractère. Il se sert des maux comme des remèdes, pour porter à la vertu ceux qu'il afflige; de sorte que ceux qui s'obstinent à persévérer dans le crime, malgré les efforts que Dieu fait pour les en retirer, sont bien plus coupables, et ils subiront un jugement plus rigoureux. Les richesses n'allèrent point la vertu du juste, il ne les désirera point avec empressement quand il en manquera; il n'en abusera point, se souvenant qu'il n'en est que l'économe. Un homme de bon sens ne se tourmentera point pour amasser du bien aux autres, et pour en distribuer, à moins qu'il ne soit entêté de gloire; car le peuple admire ceux qui sont dans les grandes dignités, et il porte envie à leur bonheur. Les gens de bien regardent les maladies comme des épreuves, parce qu'ils espèrent que leur patience sera récompensée.

## 186. LETTRE

Au même.

*Cette lettre est contre l'erreur d'Aëtius, qui croyait qu'on connaissait parfaitement l'essence de Dieu. Saint Basile dit que l'esprit de l'homme est une vive image du Créateur, et qu'il peut le tourner au bien et au mal, qu'il est capable des plus grossières erreurs; nos actions sont bonnes ou mauvaises, ou indifférentes. La connaissance que nous avons des choses naturelles est fort bornée. Dieu est la souveraine vérité, nous ne le connaissons qu'autant qu'un esprit fini peut connaître un être infini.*

J'avais déjà entendu parler de tous les préparatifs qu'ils font, que faut-il répondre à cela, si ce n'est que l'esprit de l'homme est quelque chose de merveilleux, et une vive image du Créateur. Les opérations de l'esprit sont surprenantes, il est dans un mouvement perpétuel. Il se représente comme réelles des choses purement imaginaires, et par là il rencontre quelquefois la vérité. L'esprit a deux facultés naturelles, à ce que nous croyons, nous qui avons la foi; l'une de ces facultés est mauvaise, et nous range du parti du démon par l'apostasie, l'autre est bonne et divine, et nous fait ressembler à Dieu. L'esprit humain renfermé dans sa sphère connaît certaines choses proportionnées à sa capacité; mais s'il s'abandonne à ceux qui tâchent de le séduire après avoir renoncé au jugement, il se laisse éblouir par de vaines imaginations : il ne dit plus que le bois est du bois simplement, il le prend pour une Divinité. Il ne regarde plus l'or comme du métal, il le met au rang des choses qui méritent qu'on les adore. Mais l'esprit pénétré des lumières de la grâce divine, est capable des choses les plus relevées, autant que son étendue le peut permettre. On peut remarquer dans notre vie comme trois différents états, et trois opérations de notre esprit qui y correspondent; car ou nos actions sont mauvaises, et ainsi les mouvements de notre esprit nous tournent à l'impiété. Il faut mettre dans ce rang les adultères, le larcin, l'idolâtrie, les calomnies, les disputes, la colère, les querelles, l'orgueil, tous ces vices que saint Paul appelle des œuvres de la chair; ou nos actions sont indifférentes, elles ne méritent ni louanges, ni blâme; les arts mécaniques font de ce genre, on n'est ni vicieux, ni vertueux pour les



exercer; que pourrait-on trouver à redire à la médecine, ou à l'art de naviguer ? Ce ne sont point des vertus. Le différent usage qu'on fait de ces arts les rend bons ou mauvais. L'esprit qui s'unit à la Divinité devient par cette union capable des plus sublimes connaissances. Il contemple la beauté divine autant que la grâce peut l'élever. Qu'ils abandonnent donc toutes ces subtilités de la dialectique, et qu'ils s'appliquent de bonne foi à la recherche de la vérité, sans recourir à des artifices ou à des détours.

On nous a donné le discernement pour distinguer le vrai d'avec le faux. Dieu est la vérité même, et nous devons nous appliquer à le connaître avant toutes choses; comme il est infini, et que nos lumières sont si bornées, nous ne pouvons parvenir à le reconnaître, que d'une manière qui nous convient. Quoique nos yeux soient faits pour voir toutes les choses visibles nous ne voyons pas tout cependant; on ne peut apercevoir d'une vue toute l'étendue de l'hémisphère du ciel; nous nous imaginons y voir plusieurs choses. Il est cependant vrai que nous ne connaissons presque rien de tout ce qui y est contenu. La nature et la grandeur des astres, leur éloignement, leur mouvement, leurs approches, toutes leurs situations, ce sont autant d'énigmes pour nous la substance du firmament, cette profondeur et cette distance de la superficie concave à la convexe est au-dessus de nos connaissances. Nous ne disons pas pour cela que le ciel soit invisible, parce que nous ne connaissons pas tout ce qu'il contient; au contraire nous disons qu'il est visible, parce que nous y connaissons quelque chose. Notre esprit plein des ténèbres que les démons y répandent, s'abandonne au culte des idoles, et à d'autres impiétés; mais si la grâce du saint Esprit le soutient, il s'élèvera jusqu'à la connaissance de Dieu, c'est à dire, comme parle l'Apôtre, qu'il le connaîtra imparfaitement dans cette vie, et plus parfaitement dans l'autre. *Lorsque nous serons dans l'état parfait, tout ce qui est imparfait sera aboli.* Le discernement est d'un grand usage, pour s'élever à la contemplation divine, autant que l'esprit de l'homme en est capable.

## 187. LETTRE

Au même.

*Saint Basile réfute un sophisme d'Aëtius qui demandait aux orthodoxes s'ils connaissaient celui qu'ils adoraient. Il répond que l'on connaît les attributs et les opérations de Dieu; mais l'on que ne comprend ni son essence ni sa nature; que la foi fait croire son existence; mais que la raison et la foi enseignent que Dieu est incompréhensible.*

**C**onaissez-vous ce que vous adorez, ou le connaissez-vous point ? Si nous répondons que nous le connaissons, ils ne manqueront pas de nous objecter, qu'est-ce que c'est que la substance de celui que vous adorez ? Si nous avouons que nous ne la comprenons point, vous adorez donc, nous disent-ils ce que vous ne connaissez pas; mais nous leur répondons qu'on peut connaître une chose en plusieurs manières; nous connaissons la grandeur, la puissance, la sagesse, la bonté, la providence, les jugements de Dieu, mais nous ne connaissons point son essence, ou sa substance; de sorte que la question qu'on nous propose est captieuse; car celui qui avouera de bonne foi qu'il ne comprend point l'essence de Dieu, ne dira pas pour cela qu'il ne connaît pas Dieu. Nous le connaissons par les attributs que nous venons de dire. Dieu est un être simple objecteront-ils encore, tous ces attributs appartiennent à son essence; voilà un sophisme plein d'absurdités; car puisqu'il y a tant d'attributs en Dieu, tous ces noms différents conviennent-ils à l'essence ? La bonté et sa justice sont-ce la même chose, aussi bien que sa providence, sa sagesse, sa miséricorde, sa toute-puissance ? Parlons-nous de l'essence, en nommant ces attributs ? S'ils l'avouent, qu'ils ne nous demandent point si nous connaissons l'essence de Dieu, mais qu'ils nous demandent si nous savons qu'il est terrible, qu'il est juste et miséricordieux, et nous dirons qu'oui. S'ils disent que l'essence divine est quelque'autre chose, qu'ils ne nous fassent point tomber dans l'erreur, à cause de la simplicité de cet être infini. Ils sont eux-mêmes tombés d'accord que les attributs diffèrent de l'essence, qui est parfaitement simple, quoique les opérations soient diverses. Nous disons qu'on peut connaître Dieu par ses opérations; mais l'on ne peut nullement comprendre son essence. Ses opérations frappent nos

sens, et descendent jusqu'à nous, son essence est inaccessible. Si vous ne connaissez pas l'essence de Dieu, poursuivront-ils, vous ne le connaissez point. Renversez plutôt la proposition, et dites, que ceux qui se flattent de connaître l'essence divine ne connaissent point Dieu. Un homme mordu d'un chien enragé, qui voit un chien dans un miroir, ne voit effectivement que ce que voient ceux qui se portent bien, mais il s'imagine voir des choses qu'il ne voit point; et c'est en quoi il est à plaindre. Il ne faut donc point l'admirer pour ses imaginations, il faut plutôt avoir compassion de sa folie. C'est une proposition de gens qui ne parlent pas sérieusement, que de dire, si vous ne comprenez pas l'essence divine, vous adorez ce que vous ne connaissez pas. Pour moi je sais qu'il y a un Dieu, quoique je ne pénètre pas dans son essence. Pour être sauvé, il suffit de connaître par la foi qu'il y a un Dieu, et qu'il récompensera ceux qui le cherchent de bonne foi. Il n'est pas nécessaire de savoir distinctement ce que c'est que Dieu. Nous ne comprenons pas ce que c'est que l'essence de Dieu, nous savons seulement qu'il a une essence, qu'elle est incompréhensible, et qu'elle mérite nos adorations. Interrogeons à notre tour ceux qui nous font ces objections, et disons leur personne n'a jamais vu Dieu; le Fils seul-engendré de Dieu qui est dans le sein de son Père est venu nous l'annoncer; que nous a-t-il appris ? Nous a-t-il fait connaître son essence ou sa puissance ? Nous en connaissons autant qu'il nous en a appris; si c'est son essence, pourquoi a-t-il dit qu'elle est incompréhensible, et qu'elle n'a point de principe. Abraham ne l'a-t-il pas adoré quand il a cru, et il a cru, quand il a été appelé; or l'Écriture ne dit point qu'il a compris l'essence divine. Les disciples adoraient le Sauveur du monde, voyant que toutes les créatures lui obéissaient; ils reconnurent sa Divinité, lorsqu'il calma les vents et les flots. Nous connaissons Dieu par ses œuvres, et cela suffit pour nous obliger à l'adorer. Croyez-vous que je puisse faire ce que vous demandez ? Je le crois, Seigneur, répondit le centurion, et il l'adora; vous voyez que la foi conduit à l'adoration, et que la puissance fortifie la foi. Celui qui croit, connaît; et parce qu'il croit, il en a plus de connaissances : ou bien on peut dire encore que les choses qu'il connaît lui aident à croire. Nous connaissons Dieu par sa toute-puissance, nous croyons en celui que nous connaissons, et nous adorons le Dieu dans lequel nous croyons.

## 188. LETTRE

Au même.

*Aëtius demandait aux catholiques si la connaissance était avant la foi, ou la foi avant la connaissance. Saint Basile répond que la connaissance est le principe de la foi, parce qu'on connaît l'existence de Dieu par les créatures et que la Foi fuit cette connaissance imparfaite. On connaît les ouvrages de Dieu et les effets de sa puissance; mais on n'a pas une connaissance parfaite de son essence.*

**L**a connaissance précède-t-elle la foi ? A parler en général, la foi précède la connaissance des préceptes; mais dans la matière que nous traitons, si on aime mieux dire que la connaissance sert de principe à la foi, nous ne nous obstinerons point à soutenir le contraire, pourvu qu'on parle d'une connaissance proportionnée à l'entendement humain. Quand on commence à apprendre, il faut croire d'abord que cette lettre est un A. On examine ensuite sa figure. On apprend à le prononcer, ainsi on le connaît parfaitement; mais dans la foi divine, nous avons d'abord cette pensée qu'il y a un Dieu, les créatures nous la font naître, c'est par là que nous connaissons sa sagesse, sa justice, sa bonté et ses autres attributs que nous ne voyons point. C'est ainsi que nous connaissons qu'il est le Seigneur de toutes choses, parce qu'il est le Créateur de l'univers; et comme nous sommes du nombre des créatures, il est aussi notre Créateur. La foi suit immédiatement cette connaissance, et l'adoration suit la foi. Parce que le terme de connaissance a beaucoup d'étendue, et plusieurs différentes explications, ceux qui veulent éblouir les personnes simples en abusent, pour le faire une espèce de réputation par les paradoxes extraordinaires qu'ils proposent; imitant ceux qui sont des tours de passe-passe sur le théâtre. Ils se contentent d'une proposition générale, pour en tirer toutes leurs conséquences. Comme le mot de connaissance est fort vague, et qu'on peut connaître les

choses par le nombre, par la grandeur, par la puissance, par la manière dont elles existent, par le temps de leur production, ou par leur essence; si nous accordons leur proposition générale, et si nous avouons que nous connaissons, ils nous demanderont incontinent, si nous connaissons l'essence ? S'ils s'aperçoivent que nous balançons, et que nous ne répondions pas hardiment, ils nous reprochent notre impiété. Nous avouons que nous connaissons ce qui se peut connaître en Dieu, et cependant qu'il est au-dessus de toutes nos connaissances.

Si vous me demandez si je connais ce que c'est que le fable, et que je dise que oui, vous me direz que je suis un imposteur, en m'obligeant à répondre combien il y a de grains de sable; votre demande semblait regarder la nature du sable; mais la seconde question détourne le premier sens. Ce serait le même sophisme de demander, connaissez-vous Timothée ? car si vous le connaissez, vous devez connaître sa nature; or vous avez dit que vous connaissiez Timothée, rendez donc raison de la nature de Timothée. Je connais Timothée, et je ne le connais pas dans un sens, mais cela se doit entendre selon différents rapports. Je connais Timothée, et je ne le connais pas dans un sens; mais cela se doit entendre selon de différents rapports; je le connais par sa figure, par ses traits, par les proportions de son corps; la même raison je me connais, et je ne me connais pas moi-même. Je vois assez ce que je suis mais je ne connais point mon essence. Ou qu'on nous expose dans quel sens saint Paul a dit, nous ne connaissons maintenant qu'imparfaitement; connaissons-nous une partie de l'essence de Dieu, comme si elle était divisible ? Cette proposition est ridicule, puisque Dieu ne se peut diviser. Nous connaissons donc son essence toute entière ? Comment saint Paul a-t-il pu dire lorsque nous serons dans l'état parfait, tout ce qui est imparfait sera aboli ? Pourquoi accuse-t-on les idolâtres, n'est-ce pas à cause que connaissant Dieu, ils ne l'ont pas glorifié ? Sur quoi saint Paul fonde-t-il les reproches qu'il fait aux Galates qu'il traite d'insensés, lorsqu'il leur dit, *après que vous avez connu Dieu, ou plutôt que vous avez été connus de lui, comment retournez-vous aux premières et aux plus grossières instructions que Dieu a données au monde ?* Comment est-ce que Dieu était connu dans la Judée ? Est-ce que les Juifs connaissaient l'essence divine ? *Le bœuf*, dit le prophète Isaïe, *connaît son maître*, est-ce à dire que le bœuf connaît l'essence de son maître ? L'âne connaît son étable, connaît-il l'essence de son étable ? *Israël ne me connaît point*; croyez vous que le prophète voulait donner à entendre par là que les Juifs ne connaissaient point l'essence de Dieu. *Faites tomber le poids de votre colère sur les nations qui ne vous connaissent point*; est-ce à dire qu'elles ne comprennent pas votre essence ? Il faut revenir à ce que nous avons dit d'abord, que le terme de connaissance est fort vague; nous connaissons notre Créateur, les miracles qu'il a faits, l'obligation que nous avons d'observer ses commandements; mais nos adversaires bornent la signification du terme de connaissance à la contemplation divine. *Vous mettrez des signes, afin que je sois connu de vous en ce lieu-là*; selon leur sentiment, il semble que Dieu veuille dire par ces paroles, je vous ferai connaître mon essence. Dieu connaît ceux qui sont à lui; ne connaît-il point les réprouvés ? Adam connut sa femme, en connaissait-il l'essence ? Rebecca était vierge aucun homme ne l'avait connue; comment cela se fera-t-il car je ne connais point d'homme ? Ces passages se peuvent-ils entendre de la connaissance de l'essence ? Lorsque l'Ecriture dit, que l'on connaît Dieu par le propitiatoire, c'est à dire qu'il se manifeste à ceux qui le servent; ou lors qu'elle dit que Dieu connaît les siens, c'est à dire qu'il les prend sous sa protection à cause de leurs bonnes œuvres.

### 317. LETTRE

Au même.

*Les Encratistes qui se faisaient appeler les continents ne mangeaient point de chair, et ne buvaient point de vin. Ils disaient que toutes les viandes étaient abominables, et que c'était faire un péché mortel que d'en manger.*

**P**our dissiper la belle objection que nous font les Encratiens, lorsqu'ils nous demandent pourquoi nous ne mangeons pas de tout indifféremment, il ne faut que leur répondre, que nous avons pareillement horreur de nos excréments. Nous faisons autant d'état des légumes que des viandes mais nous séparons les légumes utiles d'avec celles qui pourraient nous nuire; ainsi nous faisons le discernement des viandes, pour connaître les plus saines et celles qui pourraient incommoder. La ciguë est une espèce de légume; le vautour est composé de chair. Il n'est point de personne raisonnable qui voulut manger du jusquiame,<sup>2</sup> ou du chien sans être bien tourmenté de la faim; mais ce ne serait pas un crime d'en manger.

### 335. LETTRE

Au même.

*Saint Basile après avoir suivi le barreau pendant quelque temps, où il s'acquit beaucoup de réputation, se retira pour se consacrer entièrement au service de Dieu. Il assure le saint évêque à qui il écrit, qu'il ne se repent nullement d'avoir changé d'état. Maximes touchant la pauvreté volontaire, qu'il ne faut avoir qu'un habit, qu'il ne faut point se réserver l'administration de son biens ce soin regarde uniquement ceux qui sont chargés des pauvres.*

**J**e n'ai point oublié les discours que nous avons tenus dans nos derniers entretiens; j'ai la mémoire remplie de tout ce que vous m'avez dit, et de ce que je vous ai dit moi-même. Quoique j'aie renoncé à la vie du monde, je n'ai pas pour cela changé de cœur; je ne me suis point dépouillé du vieil homme en quittant mon habit; en renonçant aux affaires du siècle, il me semble que je suis entré dans la voie de Jésus Christ, et que je dois vivre selon ses maximes. Je suis rentré dans moi-même, pour considérer l'avenir, à-peu-près comme ceux qui sont sur le point de se mettre en mer; ils ont besoin d'un vent favorable, afin que leur voyage soit heureux; ainsi j'ai besoin que quelqu'un me conduise, et m'aide à me retirer des flots qui m'environnent. Je vois bien qu'il faut un frein pour réprimer d'abord les saillies de la jeunesse, et que dans la suite il faut donner de l'éperon, afin d'achever la carrière, sans s'écarter du chemin de la piété. La raison est d'un grand secours pour l'un et pour l'autre; elle m'aide à modérer les mouvements déréglés, et à réveiller mon âme, quand elle languit. J'ai encore besoin d'autres remèdes pour effacer les taches des mauvaises habitudes. Vous savez que j'ai suivi longtemps le barreau, et que je parle trop; que je ne me tiens nullement sur mes gardes pour détourner les mauvaises pensées que le malin esprit nous suggère. L'ambition me gourmande, j'ai assez de peine à effacer de mon esprit la bonne opinion que j'ai de mon mérite; je sens bien le besoin extrême que j'ai d'un habile directeur, pour me guérir de tant de passions. Il faut encore que je purifie les yeux de mon âme, et que je les retire des ténèbres de l'ignorance, afin que je puisse contempler la beauté de la gloire de Dieu. Cette entreprise est difficile, mais on en peut retirer de grandes utilités. Vous le comprenez assez, et vous voudriez bien que je trouvasse quelqu'un qui pût m'aider à y réussir.

Si Dieu me fait quelque jour la grâce de vous voir, j'apprendrai de vous des choses très importantes. Mon ignorance est si grossière, que je ne sais pas même ce qui me manque; mais je sens bien que je ne me suis point encore repenti de mon premier dessein; mon âme n'est point rebutée de la vie régulière. Vous craigniez autrefois que je ne m'en dégoûtasse, vous aviez raison de craindre que je ne regardasse derrière moi, et que je ne fusse changé dans une statue de sel, comme il est arrivé à une femme. Les puissances étrangères me retiennent encore; les magistrats me redemandent comme un déserteur. Mon cœur même qui se reproche tout ce que je viens de vous dire, m'arrête aussi. La menace que vous me faites de m'accuser en me rappelant le souvenir de mes promesses m'a fait rire, malgré la tristesse où je suis, il semble que vous ayez envie de haranguer, et que vous n'avez pas encore renoncé à votre gravité.

Pour moi si je ne me trompe, comme je suis fort ignorant, je crois qu'il n'y a qu'une seule voie qui conduit à Dieu, et que tous ceux qui veulent y aller doivent suivre la même route. Où

---

<sup>2</sup> Les jusquiames sont des plantes appartenant au genre Hyoscyamus et à la famille des Solanacées.

irais-je, si je me séparais de vous, et si je ne parfois ma vie avec vous, pour servir Dieu, comme nous l'avons tous deux résolu? Nos corps peuvent être éloignés les uns des autres, mais Dieu nous voit comme si nous étions ensemble. Si je vivais assez bien pour mériter d'attirer les yeux de Dieu sur moi, selon cette parole du prophète, que les yeux de Dieu sont sur les justes; en quelque état que je sois, je souhaiterais fort que nous fussions ensemble, pour me régler sur vous, et pour prier nuit et jour avec vous notre Père qui est dans les cieux, et avec ceux encore qui sont dignes d'invoquer son nom, parce que les prières que l'on fait en commun sont bien plus efficaces. Toutes les fois qu'il m'arrivera de me prosterner pour gémir, il me semble que mes gémissements seront autant d'impostures, et je me reproche à moi même mes mensonges.

Etant allé après de Césarée, pour apprendre l'état des affaires, je n'ai osé entrer dans la ville, je me suis réfugié dans l'hôpital le plus proche pour m'instruire de ce que j'avais envie de savoir; j'ai été trouver l'évêque selon ma coutume, je lui ai communiqué les ordres que vous m'aviez donnez. Je n'ai pu retenir tout ce qu'il me dit, et l'on ne saurait le mettre dans une lettre. Il disait en général touchant la pauvreté volontaire, qu'il fallait borner tout ce qu'on possédait à un simple habit; il prouvait son opinion par les paroles de l'Évangile, et de Jean Baptiste, qui disait que celui qui a deux habits en doit donner un à celui qui n'en a point; le Sauveur du monde défendait à ses disciples de porter deux robes et il ajoutait, *si vous voulez être parfait, allez, vendez tout votre bien, et donnez-le aux pauvres*. Il appuyait encore son sentiment par la parabole des pierres précieuses. *Un marchand qui a trouvé une pierre précieuse, s'en va, il vend tout son bien pour acheter cette pierre*. Il disait encore, qu'un homme ne devait point se réserver l'administration de son bien, et qu'il fallait abandonner ce soin à ceux qui sont chargés des pauvres; il le prouvait par un passage des Actes des Apôtres, où l'on voit que les chrétiens vendaient leurs biens, et en apportaient l'argent aux pieds des disciples, qui le distribuaient, comme ils le jugeaient à propos. Il disait encore qu'il fallait beaucoup d'expérience, pour discerner les véritables pauvres, qui ne mendient point par avarice. C'est donner à Dieu que donner à un homme affligé qui a besoin, et l'on en recevra la récompense. Mais quand on donne à un vagabond, parce qu'on ne peut résister à son impudence, plutôt que par un motif de compassion, on perd le fruit de son bienfait. Il me dit peu de choses sur la manière dont il fallait passer la journée, qui est cependant un point fort important; j'aime mieux qu'il vous en instruisse lui-même, et il n'est pas juste que je défigure et que j'estropie sa doctrine en disant mal ce qu'il m'a dit avec beaucoup d'exactitude. Je voudrais de tout mon cœur vous voir tous deux quelque jour ensemble, vous retiendrez mieux ce qu'il vous dirait, et s'il y manquait quelque chose, vous le supplieriez par votre prudence. Parmi une infinité de choses que j'ai entendu de lui, il me souvient qu'il disait que les préceptes de la vie chrétienne se faisaient mieux sentir par des exemples que par des paroles. Je suis très persuadé que les conversations de cet évêque vous plairaient infiniment; et si les soins que vous devez rendre à votre père déjà usé d'années, ne vous retenaient, vous quitteriez tout pour le venir trouver, et vous ne me conseilleriez point de le quitter pour me retirer dans le désert; nous ne manquerons point de rochers et de cavernes; mais nous n'aurons pas toujours la commodité d'entretenir des hommes dont le commerce peut être si utile. Si vous voulez croire mon conseil, vous tâcherez d'obtenir de votre père la permission de le quitter pendant quelque temps, pour venir après de l'évêque dont je vous parle; il a acquis de grandes lumières par sa prudence et par son expérience, et il est bien aise de faire part de ce qu'il sait à ceux qui le pratiquent.

### 336. LETTRE

Au même.

Saint Basile prie Amphiloque de venir à Césarée pour une fête qui se faisait tous les ans à l'honneur des martyrs; il marque l'empressement qu'il a de le voir de l'entretenir. Tout le peuple de Césarée était dans les mêmes sentiments.

**J**e prie Dieu que vous soyez dans une parfaite santé, libre de toutes sortes d'embarras, et parfaitement content, lorsque vous recevrez ma lettre, afin que vous puissiez m'accorder la prière que je vous fais devenir en notre ville, pour rendre par votre présence la fête que nous faisons tous les ans en l'honneur des martyrs plus célèbre. Persuadez-vous que notre peuple qui a déjà fait l'expérience de plusieurs, ne souhaite personne avec plus d'empressement que vous; vous avez gagné l'amitié de tout le monde dans le peu de temps que vous avez été ici. Ne nous refusez pas la grâce que nous vous demandons pour la gloire de Dieu, pour la consolation du peuple, pour l'honneur des martyrs, prévenez le temps de l'assemblée de quelques jours; vous témoignerez par là le respect que vous devez à un père qui vous chérit très particulièrement, et qui souhaite de vous entretenir à loisir, pour participer aux dons admirables dont le saint Esprit vous a rempli. La fête est assignée au cinquième de septembre, mais venez je vous prie, deux jours avant, afin d'honorer la maison des pauvres par votre présence. Portez-vous bien, et réjouissez-vous dans le Seigneur, qui vous conserve par la grâce, pour son Église et pour moi.

### 337. LETTRE

Au même.

*Les évêques zélés pour la saine doctrine étaient dans de perpétuelles inquiétudes pour éviter les surprises des Ariens, qui leur tendaient des pièges de toutes parts. On voit dans toute cette lettre des traits qui marquent combien saint Basile avait l'âme belle, le zèle qu'il avait pour ses amis et pour la défense de l'Église.*

**L**es maladies m'attaquent les unes après les autres. Les affaires ecclésiastiques et les inquiétudes que me donnent ceux qui tâchent de surprendre l'Église m'ont empêché pendant tout l'hiver de vous écrire. Il m'a été impossible de vous envoyer qui que ce soit. Je me persuade que vos affaires sont à peu près dans la même situation que les miennes, à la réserve que vous vous portez mieux; je prie Dieu de vous donner une bonne santé, afin que vous soyez en état d'exécuter ses ordres; car je crois que les soins de l'Église vous donnent autant d'inquiétude qu'à moi. Je voulais vous envoyer quelqu'un pour apprendre en quelle disposition vous êtes. Mais depuis que notre cher fils Mélétius m'a dit qu'il était sur le point de vous envoyer ceux qu'on a élus depuis peu, et que je pouvais aisément vous faire savoir de mes nouvelles par cette voie, je n'ai eu garde de négliger une si belle occasion de vous écrire ;j'ai choisi un homme qui eût même pu suppléer au défaut de ma lettre, parce qu'il me connaît parfaitement, et par le grand zèle qu'il a pour la vérité. Priez Dieu pour moi, afin qu'il me retire bientôt du monde, et qu'il donne la paix aux Églises; après que vous aurez réglé les affaires de Lycaonie selon les constitutions apostoliques, je voudrais que vous suiviez en état de vous charger encore de nos affaires. Soit que je meure, ou que je vive, c'est à vous à prendre soin de ce pays-ci; rétablissez ce qui menace ruine, ranimez ce qui languit, et disposez tout selon la volonté de Dieu, par la grâce du saint Esprit qui habite en vous. Je vous confie mes chers enfants Mélétius et Mélius, que vous connaissez depuis longtemps, et que vous avez déjà adoptés; je les recommande à vos prières, cela suffit pour leur conservation. Vous aurez la bonté de saluer de ma part tous ceux qui sont auprès de vous, tout le clergé et tous nos frères qui sont soumis à votre conduire. Faites la fête du saint Martyr Eupychius, n'attendez pas qu'on vous le recommande une seconde fois; ne vous rendez pas avant moi au jour marqué, venez au-devant de moi, si vous voulez me faire plaisir, et si je suis encore en vie. Dieu conserve votre santé, priez-le pour moi, afin que nous ayons le bonheur de vous posséder longtemps.